



La terre et l'ombre (La tierra y la sombra)

De César Acevedo
Avec Haimer Leal, Hilda Ruiz, Edison Raigosa, Marleyda Soto, ...
Colombie – VOST - SN 3/02/2016 – 1h37.

Jeudi 28 avril 2016 18h30

Dimanche 1 mai 19h

Lundi 2 mai 14h

Caméra d'Or Festival de Cannes 2015

Libération, extraits de la rencontre avec le Colombien César Acevedo, 28 ans, dont le film, caméra d'or à Cannes, détaille le destin d'ouvriers agricoles sous une pluie de cendres, entre exil forcé et enracinement opiniâtre.

«Je n'ai pas fait d'études de cinéma. Et je n'ai pas non plus une histoire romantique avec le cinéma : je n'ai pas le souvenir d'un film précis qui aurait déclenché mon amour pour la pellicule. Ça s'est fait comme ça.» A l'université de Cali, ville de l'Ouest colombien où César Acevedo est né, a grandi et où il suit des études de journalisme, il découvre au hasard des rencontres «la force du langage cinématographique, sa façon directe de toucher le cœur des gens». Et c'est ainsi qu'une dizaine d'années plus tard, en ce jour de janvier, le Colombien de 28 ans est de passage en France pour présenter son premier film, *la Tierra y la Sombra*.

Nuages de poussière

La Terre et l'ombre, émouvant long métrage à la grammaire sèche, multiplébiscité par la critique au dernier Festival de Cannes, d'où Acevedo est reparti avec la caméra d'or (prix du meilleur premier film du festival, toutes sélections confondues), est un film à mères sur l'enracinement et la lutte, sur la terre du sud de la Colombie où un certain Alfonso revient après des années d'absence. Ce paysan va y accompagner son fils mourant durant ses derniers jours. Il y rencontre la femme de son fils et son petit-fils, qu'il n'avait jamais vus. Il y retrouve sa propre femme, qui a préféré jadis ne pas quitter avec lui la maison paysanne encerclée de champs de canne à sucre. «*Cette grand-mère est une résistante. Elle est dévorée par son amour pour cette terre, que les autres ne comprennent pas. Mais y sont enfouis son identité, ses souvenirs. Si elle en part, sa vie n'aura pas eu de sens*», explique le réalisateur.



Cette terre est un dilemme. C'est un bienfait car elle fait vivre la famille. La grand-mère et la mère travaillent aux champs, elles coupent la canne à sucre pendant qu'Alfonso veille son fils et entretient les rares fleurs du jardin avec son petit-fils à qui il apprend aussi le chant des oiseaux. «*J'ai reconstruit dans le film la vie que j'avais avec mon père, à qui je dois d'ailleurs les ferments de ma formation de cinéaste. Il a rempli mon enfance d'histoires fantastiques, de mythes : comment mon oncle avait donné un coup de poing à un ours, comment un autre oncle était le premier Colombien à avoir eu une Harley-Davidson... Il m'a donné envie de regarder et de raconter les autres.*»

«Proximité de la douleur»

Mais cette terre est aussi une malédiction, car elle tue ses résidents à petit feu. La canne à sucre doit être brûlée pour mieux être coupée : pendant la saison de la taille, la maison est saupoudrée

d'une continuelle pluie de cendres. Et, quand ce ne sont pas les cendres, c'est la poussière du chemin, soulevée en nuages opaques à chaque passage d'un camion transportant les tiges coupées, qui s'insinue dans les poumons. Cette vallée du Cauca se modernise en hoquetant, il est difficile d'y respirer, et le fils, atteint d'une maladie respiratoire, claudique dans le jardin avec un drap sur la tête pour ne pas trop respirer l'air vicié. Un linceul avant l'heure, une silhouette de fantôme à la *Pedro Páramo*, entouré de son père qu'il a peu connu et de son fils qu'il connaîtra à peine.

Acevedo, qui se revendique de maîtres morts «*comme Tarkovski ou Bresson - il y a peu de cinéastes vivants que j'admire*», vient de cette campagne : «*J'ai grandi au milieu de la canne à sucre, je ne voyais que ça.*» Ses parents se séparent lorsqu'il a 10 ans, son frère quitte le foyer avec son père, lui reste avec sa mère, qui meurt dix ans plus tard. A l'époque, le jeune homme joue les petites mains sur les tournages. «*J'avais décidé d'apprendre en pratiquant, avec mes mains. Je me suis formé à la vie et au cinéma en même temps.*» Il devient chef opérateur, puis passe à la réalisation : «*Je n'étais pas d'accord avec les metteurs en scène avec qui je travaillais. J'ai donc décidé de réaliser mes propres histoires.*» Et, pour commencer, la sienne. Acevedo est partout dans le film, derrière la caméra, filmant son passé, mais aussi dispersé à travers les personnages, l'enfant et le mourant. «*J'ai vécu aux côtés de ma mère pendant sa maladie. J'ai voulu montrer la proximité de la douleur. Mais aussi comment, en ces moments-là, faire face aux erreurs du passé et se retrouver.*» Le malade est en manque de solutions, il voit tout se détruire en lui, mais aussi autour de lui.

«Ouvriers pour les autres»

Ce film au suc mortifère est la cerise de saison d'un cinéma colombien extrêmement vivace : *Ciro Guerra (la Trace du serpent, distingué à la Quinzaine des réalisateurs et concourant aux Oscars), William Vega (la Sirga), Oscar Ruiz Navia (Los Hongos), Ruben Mendoza...* Une troupe de Bogotanaï ou de Caleños trentenaires qui évoquent, dans leurs films, leur terre d'un point de vue quasi ethnographique, à côté de représentations plus «cartellisées» de la Colombie, à la télé ou au cinéma (*Narcos, Pablo Escobar le patron du mal, Paradise Lost...*).

«Les cartels et la violence font partie de notre réalité politique et sociale, on doit le reconnaître. En Colombie, on consomme beaucoup de films sur le sujet. Mais la réflexion n'est pas poussée plus loin», regrette Acevedo d'une voix douce. «Dans mon pays, le cinéma d'auteur n'est pas populaire. Les Colombiens préfèrent les films hollywoodiens ou équivalents.» Quand un réalisateur veut parler de la violence dans un film indépendant, il se retrouve «face à une grande résistance. On accepte que la violence chez nous soit représentée par des personnes de l'extérieur, mais pas par le cinéma national».

Le cinéma colombien vit une profonde mutation. Depuis quelques années, une loi de crédit d'impôt permet, pour les producteurs étrangers, des remboursements allant jusqu'à 40 % des dépenses des films tournés dans le pays. «Cela empêche qu'un autre regard émerge. Ils veulent qu'on devienne des ouvriers pour les autres.» L'Etat soutient pourtant les cinéastes, via un fonds dédié. C'est ainsi qu'Acevedo a pu faire son film. «Mais les représentants de l'Etat voient la culture comme un commerce et veulent avant tout vendre une image de la Colombie, montrer que l'économie se porte bien. On ne se sent pas soutenus.» Et Acevedo de louer la Caméra d'Or : «Le prix n'a pas fondamentalement changé ma vie, mais il permet que le film soit vu partout dans le monde.»

Il y a une autre femme dans le film, la mère, rôle interprété par la seule actrice professionnelle de l'équipe. Elle voit son mari mourir, son enfant s'élever dans un gigantesque cendrier. Elle veut partir, comme l'avait fait Alfonso à l'époque. Et révèle alors l'axe principal de *la Terre et l'ombre*, qui lui donne son sens et sa vitesse : l'opposition entre ceux qui restent et ceux qui partent. «Ce film, c'est une façon de rendre hommage une dernière fois à des êtres chers», conclut César Acevedo. Lui qui est resté porte dans ce café gelé, sous son duffle-coat, une chemise grise constellée de têtes de mort.

Guillaume Tion, Libération, 2 février 2016, extraits

Au premier abord, *La Terre et l'Ombre*, premier film colombien et dernière Caméra d'Or à Cannes, a toutes les qualités et pose tous les problèmes d'un « naturalisme international » qui, par son réalisme résigné, jamais révolté ou révoltant, scrute les déterminismes sociaux et les malheurs du monde sans les transcender : ancrage dans un milieu agricole étouffant dont il semble impossible de sortir, alliance habile de drame social et de drame familial, paysages ouverts en apparence et carcéraux en profondeur, majorité d'acteurs non professionnels plutôt convaincants, et mise en scène sensible et soignée mais un peu raide, appliquée, la tentation du mélodrame étant freinée avec réticence. De façon symptomatique, ces constats valent pour *Ixcanul* (Jayro Bustamante), premier film guatémaltèque également honorable sorti il y a deux mois. Qu'est-ce qui rend *La Terre et l'Ombre* assez attachant ? C'est que justement, et ouvertement, il ne se défait pas de ses liens. Il est le drame de ce qui ne se détache pas : un fils malade ne sort pas de son lit, une mère obstinée ne quitte pas sa terre, et les exploités n'en finissent pas d'exploiter. Un tissage de sens et de sensations réunit dans les larmes toutes ces entraves : l'attachement à la terre – et à la mère – semble devenu simplement invivable. A défaut d'élan tragique, cela dépasse le simple constat et ouvre in extremis, en plein ciel, à l'opacité du titre.

Florent Guézengar, Les Cahiers du Cinéma, février 2016.

Prochaines séances :

A perfect day : jeudi 28 avril, 21h

dimanche 1^{er} mai, 11h,

lundi 2 mai, 19h.

Solange et les vivants : mardi 3 mai, 20h, séance unique.

Court-métrage : LA TRISTESSE DE L'ÉLÉPHANT de Bartłomiej Woznica – documentaire de fiction – 6'. On mena l'enfant dans la pénombre de ce qui semblait être une vaste bibliothèque. Dans un monde futur où les mots n'ont pas d'autre fonction que de désigner les choses telles qu'elles sont, un enfant éprouve une étrange sensation qui le bouleverse. Parmi les objets étiquetés et classés de cette immense bibliothèque qu'est devenu le langage, il fait l'expérience d'une fulgurance impossible à classer. Une simple larme d'éléphant fait soudain trembler tout l'édifice d'une langue qui ne permet pas d'exprimer ce qui est de l'ordre de l'intime et du ressenti.

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)